

« C'est un texte qui me fascine » : quand Virginie Despentes redécouvre Goliarda Sapienza
Par Virginie Despentes, [Le Monde](#), 28 février 2019

Virginie Despentes a lu les carnets, tenus entre 1976 et 1992, de l'auteure italienne qui a connu un grand succès posthume avec son chef-d'œuvre « L'Art de la joie ». Elle y découvre une femme pudique et intense, d'une vitalité indestructible.



L'écrivaine italienne Goliarda Sapienza, en 1964, à Rome. ARCHIVIO SAPIENZA PELLEGRINO

Je ne connaissais Goliarda Sapienza que par un seul livre, [L'Université de Rebbibia](#) (Le Tripode, 2013), mais que j'ai lu souvent. Je ne me rappelle plus si je l'ai acheté à cause du thème ou juste pour le prénom, Goliarda, que j'adore.

Quelles que soient les raisons, c'est un texte qui me fascine, et qui me fait toujours du bien. C'est le seul ouvrage de ma connaissance dans lequel l'auteure assume un regard d'intellectuel bourgeois sur un microcosme prolétaire et lumpenprolétaire – une prison pour femmes dans l'Italie des années 1980 – et qui ne donne pas envie d'aller coller une série de taloches dans le derrière de celui qui l'écrit.

Ce n'est pas sa seule qualité – il s'agit, toujours, chez Goliarda, d'une écriture particulière –, mais c'est ce qui me sidère : Sapienza ne ment pas. Elle est qui elle est, elle ne fait pas la charité – elle souffre trop pour porter un regard surplombant sur qui que ce soit. Ou plus exactement : elle ne cache pas que ce regard est surplombant, mais elle n'adhère pas à sa propre supériorité. Jamais elle n'oublie ce qu'elle est : une crevarde. Ce qui lui permet de se rappeler que ce n'est pas une question de force – tout est question de circonstances.

Une grande dame

Ce n'est qu'en lisant ses [Carnets](#), aujourd'hui, que je peux situer ce texte. Je n'avais jamais réalisé que l'auteure avait 50 ans passés au moment de son incarcération. Elle a été emprisonnée pour avoir volé des bijoux chez une amie. Je n'avais pas non plus compris qu'elle venait du monde du cinéma et du théâtre avant de devenir écrivaine. Lire ces *Carnets*, c'est comme la rencontrer. Ce n'est pas une bonne surprise car je m'y attendais : il y a une grande dame derrière l'auteure de *L'Université de Rebbibia*.

Ce qui caractérise Goliarda Sapienza n'est ni la poésie de certaines formulations, ni les très belles phrases qu'elle compose, ni le goût pour les moments de vie sans douleur, ni la drôlerie ou l'humour élégant, ni l'intelligence d'analyse, la perspicacité dont elle fait preuve, ni le courage de ses engagements, ni la complexité de l'autoportrait qu'elle compose pendant seize années (entre 1976 et 1992) – c'est sa façon unique d'être prête à accueillir la vérité. Politique et intime. Sur elle et sur ses proches. Quand bien même cette vérité remettrait en question tout ce qui constitue son monde.

Et c'est aussi cette pudeur pugnace. Car elle ne se plaint pas, mais on sent derrière chaque page la patte de la terreur posée sur son épaule, qu'elle écrive ou qu'elle traverse Rome ou qu'elle voyage ou qu'elle dîne ou qu'elle travaille... La patte d'une terreur immense projetée derrière elle, ombre intense et omniprésente. On ne peut qu'imaginer ce qu'elle ne nomme jamais. Mais cette terreur est si prégnante qu'on ne peut jamais en ignorer la proximité.

Alors la prison est une anecdote, l'absence de reconnaissance un détail, les trahisons des proches des inconvénients. Tout est broutille – comparé à des souvenirs entêtants, qui reviennent sous forme d'allusions brèves et espacées, à intervalles réguliers –, des souvenirs de guerre, probablement.

Et c'est ici peut-être que se noue entre le récepteur du texte et son auteure un pacte très particulier. La personne qui noircit ces carnets que lui offre son amoureux pour conjurer la folie qui la guette, on sait que cette personne connaît l'essentiel : dans certaine situation qu'elle a connue, il n'y a ni dignité, ni humanité, ni intelligence, ni courage possible. Et ce savoir, on ne peut plus jamais s'en débarrasser.

Goliarda a été écrasée par une peur si intense qu'elle irrigue tout ce qu'elle écrit. Écrire – les carnets ou autre chose –, écrire, dans son cas, ce n'est pas tenir la terreur à distance – puisque ce qui la caractérise, c'est qu'elle habite le corps et la pensée, on ne l'éloigne pas. On la supporte. C'est avec un monde construit de phrases que Goliarda fait l'effort surhumain d'en supporter le souffle.

Rester en vie, et garder raison

Une terreur accompagnée d'une rage vorace et jubilatoire – toujours contenue, car Goliarda est une femme qui reste présentable – habite chaque page de ces *Carnets* – les sous-tendent et font que même les choses un peu - légères, qui ne devraient pas être importantes, prennent une intensité capitale.

Il s'agit, tous les jours, d'un rite magique – il s'agit pour elle de rester en vie, et de garder raison. De s'opposer à l'emprise totalitaire de la terreur. Et elle y arrive, ce qui est surprenant, jouissif. Et encourageant. Elle garde la gueule de la terreur ouverte, l'empêchant de l'avaloir – et bien au-delà du style de l'auteure, cette réussite a quelque chose d'éblouissant. C'est cependant toujours la langue de l'angoisse que parle Goliarda. Et de son corollaire, l'accalmie, car quand le soleil n'accable pas, il éclaire tout. C'est cet aller-retour qu'on suit dans ces *Carnets*, entre Rome et Gaeta, entre la solitude du temps de l'écriture, volé à la vie, et les plages de travail comme répétitrice d'actrices ou comme professeure.

Elle tourne autour de quelques thèmes récurrents, l'échec du communisme, l'écriture, la difficulté d'écrire ou l'horreur de ne pas trouver le temps de le faire, la ville qui change, l'amour qui n'est plus mais dont il reste quelque chose qui ne se défait plus jamais tout à fait, l'amitié... et l'argent... Goliarda est une artiste intellectuelle bourgeoise dans sa tête, mais elle n'a pas un sou en poche... et le manque d'argent est comme un fil rouge, tout au long du livre. Qu'il entre trop chichement ou qu'il n'entre plus du tout – comme une asphyxie.

En général, on ne peut pas dire que ça se passe terriblement bien pour elle – et on ne peut pas mettre sa sensibilité à fleur de peau sur le compte d'une quelconque dépression. Objectivement ces seize années, quoiqu'elle y trouve de nombreux moments d'extase ou de douceur, sont des années de galère.

Écrire dans l'isolement

Elle écrit un texte majeur, *L'Art de la joie* (Viviane Hamy, 2005 ; rééd. [Le Tripode](#), 2015), qui, depuis, est devenu un classique de la littérature italienne, mais elle l'écrit dans une solide indifférence, et continue d'écrire dans l'isolement, sans retour d'argent, sans opportunité de travail... puis vient la prison, un bref séjour, mais qu'elle pourrait tout aussi bien prendre avec moins de pragmatisme.

Politiquement, rien de ce que les gens de son cercle n'avaient imaginé ne se passera comme prévu – et Goliarda a beaucoup de fulgurances politiques, mais aucun outil utile pour saisir cette nouvelle réalité qu'elle sent se profiler.

Ces années consignées dans les *Carnets* de Goliarda Sapienza ne sont pas des années heureuses ou faciles – même si elle aime un homme qui l'aime en retour et même si elle est entourée d'amis qu'elle soigne et qui la soignent en retour. Cependant, comme dans *L'Université de Rebibbia*, c'est une sensation de joie, de vitalité et de force qui perdure, lorsqu'on referme le livre. On a rencontré une amie, elle est fidèle et fiable.

EXTRAIT

« Michel s'est suicidé, et son suicide a fait grand scandale... parce qu'il ne s'est pas suicidé chez lui mais chez une amie. Attention, on peut se suicider, oui, mais seulement chez soi !

Michel, dernier apatride d'Europe centrale, à la pupille de tailleur de diamants : ses raisonnements obsessionnels eux-mêmes taillaient des pierres noires.

Quand un ami meurt, on éprouve de la douleur, y compris par vanité infantile : un témoin de ce que nous avons été vient à nous manquer, et ainsi un peu de nous-mêmes vient à manquer.

Turin, poétique et lugubre capitale des suicidés ! Ce soir chez le marchand de vin il y avait un barbu avec un carnet – presque comme celui-ci – qui m'a demandé d'écrire une phrase pour lui et de signer. Après, il m'a donné son adresse. C'est une idée. Passer sa vie – car il n'était ni très vieux ni attardé – à donner son adresse et demander la leur aux autres.

En y réfléchissant, nous faisons à peu près tous la même chose.

Turin, lugubre et joyeuse, aimable et distante, la plus au nord dans le ciel, la plus au sud par ses mille balcons de fer baroques et fantasques. » Pages 35-36

REPÈRES

1924 Goliarda Sapienza naît à Catane (Sicile).

1945-1952 Actrice de théâtre. Succès dans *Vêtir ceux qui sont nus*, de Pirandello.

1954 Elle joue dans *Senso*, de Visconti.

Années 1960 Elle fait deux tentatives de suicide. Publie ses premiers textes chez Garzanti. Se lance dans l'écriture de *L'Art de la joie*.

1975 Elle rencontre Angelo Pellegrino.

1979 *L'Art de la joie* est refusé par la plupart des éditeurs italiens.

1983 *L'Université de Rebibbia* (Rizzoli ; [Le Tripode](#), 2013)

1994 Une partie de *L'Art de la joie* paraît chez Stampa alternativa

1996 Mort.